

CHAPITRE 6

Le témoignage des apocryphes

Combien existe-t-il d'évangiles et autres textes chrétiens ? Depuis quand écrit-on à propos de Jésus ? Une des grandes interrogations des chercheurs est de savoir s'il existe des textes plus anciens que les écrits canoniques, et dans l'affirmative, ce qu'ils valent et ce qu'ils nous apportent dans notre compréhension de l'histoire des textes qui parlent de Jésus. Le prologue de l'évangile de Luc nous interpelle avec cette déclaration d'importance :

Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui devinrent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole, il m'a paru bon à moi aussi, qui m'étais informé avec précision de tout depuis les origines, de t'en écrire avec ordre, illustre Théophile, afin que tu te rendes bien compte de la solidité des paroles que tu as reçues.

Lc 1, 7-4

Pour un peu, Luc s'excuserait d'avoir lui aussi écrit, puisque beaucoup l'ont déjà fait avant lui et qu'ils étaient au contact des témoins directs. Lui n'est pas dans ce cas et intervient après eux, mais il a veillé à bien s'informer pour nous proposer sa propre version. Notons qu'il n'en critique pas pour autant celles de ses prédécesseurs qui, selon lui, ont relaté correctement les informations reçues. Dans le cas inverse, il aurait pu écrire : *puisque tant de choses inexactes ont été écrites jusqu'à présent, il m'est apparu nécessaire de vous dire ce qui s'est réellement passé*. Non, il désire présenter une version supplémentaire, qu'il estime sans doute plus ordonnée, plus complète ou plus précise, à moins qu'il ne souhaite tout simplement raconter l'histoire de Jésus avec ses propres mots.

À lui seul, ce prologue suffit à déclencher une salve de questions : quels sont donc ces textes sérieux qui existent déjà au moment où Luc écrit, et quels

en sont les auteurs ? Ces documents constituent-ils ses sources ? Il est dommage que Luc ne nous dise rien à leur sujet, lui qui s'est soigneusement renseigné. Si l'on s'en tient à la chronologie officielle de l'Église, les écrits antérieurs à l'évangile de Luc sont les épîtres de Paul et de Jacques, mais qui ne parlent pas de la vie de Jésus, l'évangile de Marc antérieur d'une quinzaine d'années, et peut-être celui de Matthieu, tout récent. Comme Luc, censé être le médecin et compagnon de Paul, présente un profil bien différent de l'apôtre Matthieu et surtout de Marc, secrétaire de Pierre, il aurait pu nous apporter des informations intéressantes concernant ces deux premiers évangélistes et surtout sur leur œuvre. Il pourrait aussi nous dire en quoi il souhaite s'en distinguer. Hélas. Ces deux évangiles, si c'est bien à eux que Luc se réfère, ont sans doute été réalisés eux aussi à partir de sources plus anciennes. Selon les chercheurs modernes qui sont unanimes à admettre que la rédaction des évangiles s'est faite en plusieurs phases, il faut considérer en amont des textes canoniques différents « proto » et bien entendu des sources isolées ou regroupées de *logia*. Ces documents suffisent-ils à justifier le propos de Luc ? On ne peut que déplorer son silence à leur sujet. Que valent donc ces textes antérieurs, sont-ils incomplets ? Sont-ils disparates ? Que signifie l'expression *événements accomplis parmi nous* puisque Luc n'est pas un des apôtres et qu'il n'a pas participé ou été témoin desdits événements qu'il a l'intention de nous conter ? On comprendrait mieux un tel prologue au début des Actes, livre qu'on attribue généralement au même Luc. Comment ces témoins oculaires ont-ils transmis leur témoignage ? Il n'est pas dans l'objet de ce chapitre de répondre à toutes ces questions. Luc nous suggère simplement que de nombreux (*polloï*) documents ont déjà été élaborés et ont circulé antérieurement à la rédaction du sien et que de son temps on ne s'en tenait déjà plus à la seule tradition orale. Mais ces textes dont il nous parle, en avait-il seulement connaissance ou étaient-ils sous ses yeux ? Selon Pierre Nautin¹, le propos de Luc est avant tout de nous laisser entendre que ces écrits antérieurs, ces primoévangiles, vont lui servir de source.

Il est difficile d'évaluer où se situe la frontière entre ces écrits primitifs, mais corrects, probables, mais perdus, et ceux que l'on désignera plus tard sous le terme d'apocryphes. En effet, on ne peut pas confondre d'éventuels évangiles originels avec des textes tardifs et déviants par rapport à l'orthodoxie naissante. On peut également se demander comment les écrits primitifs et les écrits apocryphes s'intègrent dans la chronologie des écrits canoniques. La tradition veut que les canoniques soient les premiers et que les apocryphes les suivent,

¹ Pierre Nautin – L'évangile retrouvé. Éd. Beauchesne. 1998

souvent d'assez loin. Pour s'en assurer, l'Église a délibérément vieilli les textes canoniques, les attribuant aux premiers auteurs désignés par Irénée, alors qu'on sait désormais que le processus de rédaction et de correction a été fort long et a concerné davantage des continuateurs et des écoles de pensées que les auteurs originaux présumés. De nos jours, plus aucun exégète ne croit que les personnages de Matthieu, Marc, Luc et Jean sont les vrais auteurs des quatre textes que nous avons entre les mains. Comment donc apprécier la relation qui pourrait exister entre des évangiles primitifs disparus et l'évangile des Hébreux, des Égyptiens, des nazaréens et autres ébionites, dont l'ancienneté, quoique mal assurée, est toutefois certaine ? Les Actes de Paul par exemple ont été mentionnés par Tertullien et Hippolyte de Rome, ce qui les fait remonter avant la fin du II^e siècle, tout comme vraisemblablement l'évangile de Thomas, le protévangile de Jacques, les odes de Salomon, l'apocalypse de Paul ou les actes d'André. L'évangile de Pierre, l'ascension d'Isaïe ou l'épître des apôtres seraient encore antérieurs, sans doute de la première moitié du second siècle. On comprendrait mieux alors l'embarras d'un Justin ou d'un Tatien cherchant à se frayer un chemin dans la multitude des textes proposés. Nous avons en tête qu'ils ont cherché à rapprocher les quatre évangiles que nous connaissons et dont l'Église nous affirme qu'ils étaient déjà écrits depuis les années 65 à 95. Mais il est probable que Justin et Tatien ont pu se trouver en présence de textes beaucoup plus nombreux, et pas forcément ceux auxquels nous pensons. Il est de nos jours admis que certains apocryphes sont contemporains voire plus anciens que la version définitive des écrits canoniques. Jusqu'à la liste donnée par le canon de Muratori, pour autant qu'elle soit véridique et surtout que sa datation soit assurée, nous sommes dans l'incertitude concernant la documentation évangélique.

Il n'existe pas de définition des textes apocryphes qui ne soit négative : un texte apocryphe est un écrit narratif mettant en scène les personnages associés aux origines du christianisme, mais qui n'a pas été déclaré canonique. Son statut importe peu, qu'il soit seulement douteux, que sa lecture soit déconseillée dans les offices ou qu'il soit absolument condamné et anathémisé, ainsi que son auteur. Il est nécessaire d'affirmer qu'il existe deux catégories bien distinctes : d'une part, les livres inspirés, orthodoxes, sérieux et fiables qu'il faut retenir, et d'autre part divers écrits humains, orientés ou peu crédibles, qu'il faudra ignorer voire rejeter. Certains textes ont d'ailleurs connu un sort très incertain, tel l'évangile de Jean qui a failli ne pas se retrouver dans le canon, tandis que le Pasteur d'Hermas par exemple figure dans le codex Sinaiticus.

La sélection s'est opérée sur plusieurs siècles et en plusieurs vagues. La première tentative connue de distinguer parmi les sources disponibles un « canon » est paradoxalement l'œuvre de Marcion qui opéra un tri drastique par le rejet de l'Ancien Testament, puis en ne retenant dans son *Apostolicon* que dix lettres de Paul, et enfin en ne reconnaissant que l'évangile de Luc qu'il nous présente dans une version très personnelle. C'est donc très tôt que l'Église a été confrontée à la question du sérieux des textes proposés et a voulu dresser une liste de ceux qui étaient autorisés et de ceux qu'elle écartait ou considérait comme suspects. Le rejet des textes s'accompagnait du rejet des doctrines, et au fur et à mesure que l'Église condamnait des hérésies, elle faisait de même des écrits et de leurs auteurs. Quantitativement parlant, les écrits canoniques sont peu nombreux, car les critères de canonicité sont relativement sévères :

Le Canon est le recueil des livres que l'Église reconnaît comme inspirés (...); tous les passages du texte original de la Bible sont exempts d'erreurs, mais il y a une condition, c'est qu'ils soient interprétés dans le sens voulu. Quels sont donc les interprètes autorisés? Les interprètes infaillibles de l'Écriture sainte sont : ou bien le Pape seul, ou bien les Évêques réunis en concile œcuménique.²

Alors que la notion couve depuis déjà deux siècles, une première liste est élaborée au concile de Laodicée, complétée au concile de Carthage en 390/397 et confirmée en 405 par le pape Innocent Ier. Sont canoniques les livres écrits par les apôtres ou les disciples immédiats de Jésus-Christ, connus et acceptés de toute antiquité. Et l'on cite à l'appui le témoignage de Tertullien, d'Origène ou de Clément d'Alexandrie. S'ajoutent les ouvrages de l'Ancien Testament dits « deutérocanoniques » qui, ayant d'abord passé pour douteux, ont été finalement ajoutés au canon des premiers, dits protocanoniques. Les autres livres publiés sous le nom des patriarches et des apôtres, qui n'ont été admis, ni comme authentiques, ni comme canoniques, sont appelés apocryphes, soit qu'ils contiennent des erreurs, soit qu'ils n'en comportent point. Enfin, d'autres documents datant du deuxième siècle ont été qualifiés de « patristiques ». Nous avons examiné les plus importants dans le chapitre précédent consacré au témoignage des continuateurs. Il faut aussi noter que la question de la canonicité des écrits a été discutée encore tardivement puisque le concile de Trente s'est inquiété non seulement de la liste des textes, mais également de la version dans laquelle ils devaient être lus. C'est ainsi que jusqu'à une période récente, seule la Vulgate latine, c'est-à-dire la version officielle³ en latin rédigée par saint

² A. Boulenger. Abrégé de la doctrine chrétienne, 1936

³ En réalité, la Vulgate a été plusieurs fois remaniée

Jérôme, a constitué le texte officiel de l'Église catholique. Les versions dont se servaient les protestants qui, pour se rapprocher des sources, se fondaient sur les textes écrits en hébreu et en grec, pourtant plus proches des originaux présumés, ont ainsi été officiellement écartées.

Si les écrits apocryphes sont beaucoup plus nombreux que les écrits canoniques, c'est aussi parce que le genre évangélique a rapidement trouvé des amateurs. Tout chrétien quelque peu lettré, la plupart sortant de la gnose, pouvait produire son évangile. On en connaît plus de cinquante, mais saint Jérôme affirme que *de son temps, on en comptait des quantités innombrables et même extraordinaires*. S'y ajoutent tous les autres genres littéraires associés : épîtres, apocalypses, actes, doctrines ainsi que de nombreux textes dits pseudoépigraphiques, c'est-à-dire attribués frauduleusement à un personnage illustre. Cette pratique n'est pas propre aux chrétiens et constitue la caractéristique d'une époque où il était courant de placer un ouvrage nouveau sous le patronage d'un personnage antique et fameux. Ainsi le Pentateuque, attribué à Moïse, le livre de Daniel, certaines épîtres de Paul et de Pierre. Pour les besoins de la cause, on a parfois délibérément créé de nouvelles paroles de Jésus, parfois postérieurement à l'an 1000. De très nombreux textes juifs sont également apocryphes et constituent les écrits dits *intertestamentaires*, très bien représentés dans la bibliothèque de Qumrân. D'autres écrits de l'Ancien Testament sont considérés comme canoniques par les catholiques, mais pas par les juifs et les protestants. Quand on parle des Écritures, des textes sacrés ou tout simplement de la Bible, il est parfois nécessaire de préciser quel est le périmètre considéré et quelle est la version qu'on utilise.

La littérature apocryphe fait depuis quelque temps l'objet d'une grande curiosité. Les uns y recherchent la trace de paroles authentiques et d'indications historiques fiables, les autres des indices de fraudes qui permettraient de mieux expliquer la formation du récit canonique. À défaut de textes historiques profanes, l'existence de nombreux apocryphes fournit l'occasion de procéder à des recoupements. Elle nous permet de reconstituer l'historique des différentes croyances et les traces de la formation des textes et des dogmes. On distinguera pêle-mêle les apocryphes simplement « cachés » et les textes condamnés. Le sort de certains s'est d'ailleurs décidé fort tard tandis que d'autres ont été subitement écartés alors qu'ils avaient joui pendant plusieurs siècles de la considération de toute la communauté chrétienne d'alors. On retrouve beaucoup de traces des apocryphes dans les œuvres d'art, les fresques de Constantinople et les églises de Cappadoce.

Les textes n'ont pas tous subi le même sort. Certains ont disparu, probablement détruits : les évangiles primitifs des nazaréens, des ébionites, des Hébreux, des Égyptiens, des Enkratiques, et les textes déviants, évangiles d'Eve, de Philippe, la doctrine de Pierre et les traditions de Matthias. Parfois, ils ont été partiellement sauvés par leur traduction ou par des citations incluses dans d'autres recueils. Il faut noter que le fait d'avoir été traduit implique que le texte a circulé et qu'il a donc bénéficié d'une certaine notoriété. On peut citer en exemple la correspondance légendaire entre le roi d'Édesse Abgar et Jésus lui-même, qui nous est parvenue en huit langues : grec, syriaque, copte, éthiopien, arabe, arménien, géorgien et slavon. D'autres ont été réécrits pour faire disparaître les discordances, tout en conservant une référence à l'auteur prestigieux. Ce procédé est sans doute le plus efficace pour faire disparaître un écrit. Ainsi Grégoire de Tours a pu réécrire les actes d'André, Simon le Métaphraste a compilé et épuré les textes au Xe siècle. Au XIIIe siècle, Jacques de Voragine a imposé, avec sa *légende dorée*, une harmonisation générale et presque exhaustive du discours chrétien.

Les documents disponibles sont parfois fragmentaires, parfois volumineux. Même s'il ne nous en est parvenu qu'une petite partie, le plus souvent sous la forme de citation du Père qui les condamne, la littérature apocryphe est immense. On peut citer en premier lieu des textes considérés comme primitifs, cités ci-dessus, progressivement recouverts au fur et à mesure de la rédaction des canoniques. Puis les évangiles attribués à différents apôtres ou personnages considérables : l'évangile de Thomas, celui de Pierre, l'évangile secret de Marc, le protévangile de Jacques, l'évangile de l'enfance du pseudo-Matthieu, l'évangile de Nicodème (appelé encore Actes de Pilate), la prédication de Pierre, les questions de Barthélemy, l'épître des apôtres. Il en est de même des apocalypses, de Paul ou de Pierre, des actes d'André, de Jean, de Pierre, de Paul, de Philippe, de Thomas, des doctrines, des odes, des visions, etc. Jusqu'à un évangile d'Eve, une vie de Jésus en arabe ou un témoignage de la sage-femme ayant accouché Marie. C'est donc plutôt le trop-plein que le vide. Et il faut ajouter parmi les livres condamnés, l'évangile de Cérinthe que nous ne connaissons que par les abondants anathèmes dont l'accablent les pères de l'Église, et celui de Marcion, condamné par les conciles, ayant soutenu que Jésus étant un Dieu, il ne pouvait pas être un homme. Et on pourrait poursuivre par les différents documents attribués aux prestigieux continuateurs ou placés sous l'autorité d'un haut personnage, la littérature patristique ayant elle-même fait l'objet d'apocryphes.

Luc nous parle de *Philippe, l'évangéliste, un des sept* (Ac 21,8). Y aurait-il eu aussi un évangile de Philippe ? On connaît deux Philippe : le nôtre est-il bien l'un des sept diacres ou plutôt l'un des douze apôtres, cité surtout par Jean ? On ne peut soutenir qu'il était appelé évangéliste parce qu'il évangélisait, puisque tous le faisaient. L'apocryphe dont nous avons la trace est-il un de ces textes primitifs visés par Luc dans son prologue et par les Actes, ou est-il perdu ? Un évangile écrit par un troisième apôtre ou par un des sept diacres donnerait de la consistance au prologue de Luc, surtout si le rédacteur de Luc est bien également celui des Actes. Hélas, le seul évangile de Philippe que nous connaissons est un écrit gnostique bien tardif.

Que nous apprennent ces documents sur Jésus à l'appui de notre recherche du Jésus historique ? Il semble que le souci majeur des auteurs des apocryphes tardifs ait été de combler les vides laissés par les canoniques. Les évangiles de l'enfance nous décrivent un Jésus opérant des miracles dès le berceau, cicatrisant la main de sa tante Salomé qui avait eu la mauvaise idée de vouloir vérifier par elle-même la réalité de la virginité de Marie. Le même raconte la colère de Joseph apprenant que sa femme est enceinte, Marie lui répondant qu'elle ne sait absolument pas d'où cela lui est venu (et l'Annonciation, alors ?). Jésus se divertissait aussi en modelant des oiseaux avec de la glaise pour les faire s'envoler ensuite en claquant dans ses mains. À l'occasion, le garnement pouvait aussi dessécher la main d'un petit camarade. L'Église qui a rejeté ces apocryphes n'en a pas moins récupéré certains éléments pour sa liturgie ou pour son décorum. C'est par eux que l'on connaît par exemple le nom des rois mages. Mais ces textes ne contiennent rien de très utilisable sur un plan historique. Beaucoup d'entre eux gênaient même davantage par leurs excès de miracles que par leur hétérodoxie. Les Actes de Paul, par exemple, ne posent pas de problème particulier du point de vue du dogme, mais il est établi qu'ils ont été rédigés au milieu du IIe siècle et qu'ils ne sont donc pas de Paul. Ils comportent surtout des épisodes encombrants tels que celui du lion qui parle une fois baptisé. Ce texte a finalement été écarté pour excès de merveilleux (tandis que l'ange de Matthieu annonçant la venue d'un enfant à une vierge, c'est beaucoup plus sérieux). Ce n'est pas sans poser un problème aux évangiles canoniques : en effet, quand on voit la « fertilité » de l'imagination des auteurs des apocryphes et leur goût pour les contes et autres merveilles, comment ne pas soupçonner les auteurs des canoniques d'avoir procédé de même ? Faire voler les petits oiseaux de glaise en frappant dans ses mains (protévangile de Jacques) ou ressusciter un hareng qui sèche au balcon (actes de l'apôtre Pierre et de Simon) serait fantaisiste, alors

que multiplier les pains et les poissons, marcher sur l'eau ou ressusciter un cadavre de quatre jours et qui sentait déjà mauvais serait plus crédible ?

Les apocryphes de l'âge mûr posent d'autres problèmes : l'un glorifie Judas pour sa trahison nécessaire puisqu'elle faisait partie du scénario et que cela hâta notre Salut, tandis que l'évangile des Caïnites prend pour tâche de glorifier tous les réprouvés de la Bible, tels que Caïn et les habitants de Sodome et Gomorrhe. Parmi les apocryphes considérés comme sérieux, il faut citer le célèbre évangile de Thomas, apôtre pourtant discret qui est exclusivement composé de paroles de Jésus et qu'une tradition conservait. Cet évangile retrouvé en 1945 constitue une pièce très intéressante, car il ne relate que des propos plutôt brefs tenus par Jésus, à l'exception de tout événement. Parmi les absents figurent les récits relatifs à la Passion. Ce texte nous présente un Jésus prêcheur itinérant, probablement issu d'un milieu baptiste. C'est un des témoignages les moins contestables dont disposent les historiens, débarrassé des miracles et autres merveilles. Inconnu à l'époque, il ne figure pas dans la liste des apocryphes condamnés. Les auteurs modernes sont partagés sur la valeur de cet évangile qui mélange des propos proches de « Q » et des ajouts à caractère gnostique. Mais qu'est-ce qui interdit aux chercheurs et aux historiens de considérer un origine gnostique au christianisme ou du moins à une de ses branches primitives ? La découverte de cet évangile a confirmé la crédibilité de la théorie des deux sources en confirmant les recueils de paroles en tant que genre littéraire, et interroge sur les raisons de ce mutisme à propos des épisodes de la Passion et de la résurrection. Il apporte de la consistance à la thèse qui suggère que le personnage crucifié n'était pas forcément le même que l'auteur de certaines paroles ou le réalisateur des nombreux exorcismes et guérisons.

Il faut ajouter au chapitre des apocryphes que des pères, tels qu'Origène et Eusèbe, ont cité certaines paroles qu'ils tenaient de documents dont nous n'avons pas trace. Mais avant qu'ils ne soient cités, ces écrits avaient-ils circulé ou les différents auteurs en ont-ils eu connaissance simplement par ouï-dire ? Et s'agissait-il alors de documents entiers disponibles dans une bibliothèque ou de fragments ? Cet argument a conduit un auteur critique tel que Earl Doherty à évoquer l'image d'un puzzle⁴ dont on ne peut laisser de nombreuses pièces de côté si l'on prétend présenter une théorie cohérente de la vie de Jésus et de l'histoire des textes qui la décrivent.

⁴ Earl Doherty – The Jesus Puzzle : did Christianity begin with a mythical Christ ? 1999

On peut aussi s'interroger sur le rôle de ces écrits qui, selon le milieu dans lequel ils étaient lus, cohabitaient sans doute avec un évangile plus officiel. Loin d'être seulement des fables charmantes ou de simples récits illustratifs, les apocryphes traitent généralement de questions christologiques ou théologiques.

Les évangiles de l'enfance complètent le décor : au fur et à mesure que les années passent, le statut de plus en plus divin de Jésus suggère de se pencher davantage sur celui de sa mère qui ne peut plus dès lors être une banale mortelle. Ils nous précisent certains épisodes en détaillant la fuite en Égypte et le séjour dans l'Hadès. Ils nous renseignent sur le destin des apôtres dont certains ne nous étaient signalés que par leur simple présence au sein d'une liste. Ils nous informent aussi sur l'enseignement des illustres fondateurs, des saints et des martyrs qui nourrissent l'imagination des fidèles avides de savoir et de comprendre. Ils s'efforcent aussi de relier les personnages du Nouveau Testament avec les prophéties de l'Ancien. Mais le procédé existe également dans les écrits canoniques, notamment chez Matthieu. L'ascension d'Isaïe semble aussi avoir connu une grande notoriété et a probablement servi de source à plus d'un auteur.

Ce n'est pas sur un critère de plus grande véracité historique que les ouvrages notamment patristiques ont survécu ou disparu, mais sur un critère de conformité au fur et à mesure que l'orthodoxie s'élaborait. Parmi les expurgés figurent des ouvrages consacrés aux apôtres qui auraient fini par éclipser le Christ ; l'intérêt que leur ont porté les manichéens a été fatal à certains de ces écrits. Les Églises primitives ont eu tendance à se rattacher à certains apocryphes dans le souci de s'appuyer sur un nom prestigieux ; Rome a eu la préoccupation inverse. On peut citer les associations bien connues entre Rome et Pierre, Venise et Marc, Constantinople et André, Édesse et Addaï, ou Éphèse qui revendique le patronage de l'apôtre Jean et les filles de Philippe. Les écrits apocryphes font également une large place aux philosophies de l'époque (stoïciens et platoniciens), aux références mythologiques (les apocalypses de Pierre et Paul inspirés de Phédon et de l'Énéide, l'éloge de Jean Baptiste teinté de mythes égyptiens) ou aux modèles juifs (l'ascension d'Isaïe et les livres d'Esdras). On mesure ainsi la nature du problème de l'élaboration du christianisme : né en milieu oriental, tout entier fait de paraboles, de proverbes, d'illustrations, avec des textes destinés à être commentés, interprétés et discutés, il finit par être adopté en milieu occidental et cartésien avant la lettre. L'Église romaine sombre progressivement dans le ridicule en historicisant de manière stricte ces récits orientaux. On a un exemple de ce procédé avec l'épisode de Pierre guérissant sa propre fille de la paralysie puis la rendant à son handicap. Dans l'éloge de Jean

Baptiste, le pied de Jésus est posé sur la tête d'Adam. Les difficultés des écoles traditionalistes vis-à-vis des résultats de la recherche moderne sont liées à leur acharnement à prendre tous les éléments du récit évangélique au pied de la lettre et à vouloir intégrer dans l'histoire de simples traditions telles que la virginité de Marie ou le discours sur l'eucharistie.

*

* *

Voici à titre d'illustration un aperçu des principaux écrits apocryphes qui ont fait l'objet en 1997 d'une publication sous la direction de François Bovon et Pierre Geoltrain⁵.

1) les fragments d'évangiles primitifs

En toute objectivité, il est difficile pour le chercheur de considérer les traces d'écrits primitifs qui témoignent des premiers moments du christianisme de la même manière que les récits hagiographiques et parfois fantaisistes tardifs qui feront florès quelques siècles plus tard. On peut considérer qu'à leur égard, la terminologie d'apocryphe est pour le moins inadaptée. Ces écrits sont d'ailleurs relativement rares et font le plus souvent l'objet de citations. Certains se présentent à nous sous la forme d'objets dont la petite taille permet rarement d'estimer l'ancienneté du support et celle du contenu.

Le papyrus d'Oxyrhynque 840 est un petit morceau de parchemin comportant 22 lignes écrites en grec au recto et 23 au verso. Il contient un texte de type synoptique, mais inconnu, qui met en scène le « Sauveur » et les pharisiens. Le document pourrait dater du IV^e siècle, mais le texte qu'il contient est sans doute bien plus ancien.

⁵ Dans l'avant-propos, les auteurs s'excusent presque et estiment *paradoxal* d'avoir composé un pareil recueil pour la Bibliothèque de la Pléiade, ce qui confère une notoriété « à ce qui, par définition, doit en être privé », confondant sans doute les éditions Gallimard et le Vatican.

Le papyrus d'Oxyrhynque 1224 est conservé à Oxford. Bien qu'on n'en connaisse qu'une infime partie, les fragments comportent une numérotation (139, 174 et 176) qui révèle un codex grec d'un évangile ancien. Mais lequel ?

Le papyrus Egerton 2 comporte trois feuillets appartenant à un évangile inconnu. Il comporte plusieurs scènes où se côtoient les types johannique et synoptique, ce qui rend malaisée la compréhension de ses origines. On hésite sur la date de son élaboration, sans doute au II^e siècle. Jésus est désigné comme « seigneur » ou « maître ». S'agit-il d'une des premières tentatives de compilation réalisées à l'époque de Justin ou peu après ?

Il faut remarquer que dans ces trois documents, malheureusement trop fragmentaires, il n'est jamais question du Christ, mais de Jésus.

Le papyrus Strasbourg copte 5-6 comporte deux feuillets paginés (157 et 158). Son style amalgame des éléments évangéliques et pauliniens. Sa christologie élaborée trahit une rédaction tardive, sans doute vers le III^e siècle.

On peut ajouter à ces documents physiques diverses citations dites *Agrapha* qui constituent des paroles de Jésus inconnues des textes canoniques, mais qui sont citées par les Pères à l'appui de leur démonstration. Ces citations pourraient provenir d'évangiles apocryphes qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ces extraits sont cités par le Pseudo-Barnabé, Clément d'Alexandrie, Clément de Rome, le pseudo-Clément de Rome, Justin, Tertullien et Origène. Si certains textes sont teintés de gnosticisme, d'autres pourraient constituer des paroles authentiques de Jésus et donner de la consistance à la thèse des multiples documents primitifs, notamment sous la forme de recueils de paroles.

L'évangile des Nazaréens

Selon Épiphane de Salamine, cet évangile était utilisé par des judéo-chrétiens établis en Syrie, qui continuaient à pratiquer les observances juives en sus de leur christianisme. Cet évangile remplaçait celui de Matthieu. Il est parfois mentionné *selon les Hébreux*. Sur un plan doctrinal, il ne présente pas de déviance particulière. Il a été envisagé qu'il puisse s'agir du Matthieu écrit en langue hébraïque signalé par Papias d'Hiérapolis. Il pourrait être très ancien si c'est bien celui-ci qu'Hégésippe mentionne comme *l'évangile syriaque*, faisant alors allusion à la région et non à la langue. Le texte fait référence à Marie et aux frères avant même le baptême par Jean Baptiste. En revanche, nous ne savons pas si cette version de Matthieu comportait déjà des récits de l'enfance. Il est dommage que le document original qui selon Jérôme se trouvait

de son temps à la bibliothèque de Césarée ait disparu. Pour peu que l'on assimile les nazaréens⁶ aux nazôréens⁷, nom sous lequel les premiers chrétiens étaient connus, il se peut que cet évangile soit le « *document A* » de la théorie de Boismard et Lamouille, c'est-à-dire un écrit précisément palestinien, rédigé en araméen, peut-être une des sources du Matthieu moderne.

L'évangile des ébionites

Ce document daté du deuxième siècle ne nous est connu que par Épiphanes de Salamine. Il présente l'intéressante caractéristique d'être la première tentative connue d'unification des évangiles synoptiques. Dans ce récit aux relents de docétisme, Jésus survient directement à l'âge adulte⁸ sans que soient mentionnés les récits de l'enfance. Au travers de certains propos, il semble nier que le Christ ait été un homme. Il comporte également des marques de déviances propres aux milieux judéo-chrétiens dans lequel il a été élaboré, notamment des pratiques anti-sacrificielles et végétariennes. Il pourrait aussi s'agir de l'évangile des douze apôtres cité par Origène.

L'évangile des Hébreux

Cité par les Alexandrins Clément, Origène et Didyme, il semble issu du judéo-christianisme égyptien et peut être daté du IIe siècle. S'il est construit selon le schéma synoptique, son contenu est teinté de mysticisme. Après la résurrection, Jésus retrouve Jacques le Juste et s'adresse à lui en disant « mon frère ». Cet évangile comporte une variante concernant les manifestations qui accompagnèrent la mort de Jésus : ce n'est plus le voile du temple qui se déchire de haut en bas, comme le racontent les synoptiques, mais carrément *le linteau du temple, qui était d'une grandeur extraordinaire*.

Parmi les autres textes de nature évangélique attribués aux apôtres, on peut citer la **doctrine de Pierre**, assez ancienne pour être citée par Ignace d'Antioche, puis Origène et Grégoire de Nazianze, et des **traditions de Matthias**, le treizième apôtre, au contenu mal assuré.

⁶ Le terme de *nazaréen* est rare dans le Nouveau Testament : on le trouve dans Mc 1,24 et dans Ac 6,14 où il est question de la prédication d'Étienne (le codex de Bèze dit *nazôréen*).

⁷ Mt 2,23 explique que Joseph « vint demeurer dans une ville nommée Nazareth pour que s'accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes : il sera appelé nazaréen ». Mais tous les témoins anciens disent *nazôraïos*.

⁸ Marcion n'aurait donc pas été le seul ni le premier à l'affirmer.

L'évangile de Pierre⁹

Un manuscrit grec a été découvert en 1886 à Akhmîm, en Haute-Égypte, dans une nécropole chrétienne. Ce document qui comporte trente-quatre feuilles de parchemin écrites recto verso n'est pas paginé ; il n'est donc pas possible d'estimer l'ampleur de la partie manquante. S'agit-il d'un évangile isolé comme celui de Jean sur le papyrus Bodmer II p66 ou d'un ensemble plus important ? Le manuscrit contient en son début un évangile de type synoptique dont il ne reste que les récits de la Passion et de la résurrection, ce qui pour un texte apocryphe, constitue une originalité. Il est attribué à Pierre en raison d'une mention figurant à la fin de l'œuvre. L'auteur semble bien connaître les évangiles canoniques : il reprend de Matthieu les circonstances de la crucifixion, et de Luc, la rencontre avec Hérode, et adopte la théologie et le calendrier de Jean. En revanche, l'auteur ne semble pas familier de la géographie ni des coutumes juives de l'époque. L'intérêt de cet évangile est de nous proposer un cinquième récit de la crucifixion et de la résurrection.

Sur ce point, il s'éloigne nettement des évangiles canoniques, et ce, de manière délibérée, quand il écarte le rôle de Pilate pour faire condamner Jésus par Hérode Antipas et qu'il attribue explicitement l'acte de crucifixion aux Juifs.

D'après Sérapion d'Antioche cité par Eusèbe, cet écrit a joui d'une grande faveur en Syrie au IIe siècle et a bénéficié d'attestations tardives dont il sera question au chapitre consacré à la crucifixion. Sérapion ne trouve rien à redire à ce texte dans un premier temps puis il s'avise de son utilisation dans les milieux docètes, car Jésus en croix ne semble pas souffrir. On aurait pu s'attendre à ce que Sérapion s'offusque plutôt du contenu du récit (Jésus condamné par Hérode et crucifié par les Juifs) plutôt que de son utilisation par les docètes.

Si ce document nous est parvenu depuis l'Égypte alors qu'il serait d'origine syrienne, c'est qu'il a dû bénéficier d'une forte notoriété. Vu la connaissance que l'auteur semble avoir des évangiles canoniques et de certains textes patristiques, on peut dater cet évangile de la seconde moitié du IIe siècle. Dans ces conditions, il est difficile de comprendre la raison pour laquelle il contredit les évangiles de Matthieu et de Marc quant aux rôles respectifs d'Hérode et de Pilate et pourquoi il attribue aux Juifs le supplice romain de la crucifixion. L'explication la plus probable est la tendance bien observée à l'amplification de la responsabilité des Juifs au fur et à mesure qu'on s'éloigne dans temps.

⁹ Évangile de Pierre — Maria Grazia Mara — Cerf 2006

L'évangile de Thomas

Dans ce texte que nous avons déjà évoqué, on retrouve une synthèse de la triple tradition dans le style des *logia*, mais en s'efforçant de proposer une révélation différente de celle des synoptiques. Cet évangile attribué à Thomas ignore l'évangile de Jean et semble hostile à la sagesse grecque. Ce document difficile à dater semble comporter au moins deux couches rédactionnelles : une collection initiale sans doute très primitive et une révision ultérieure réalisée en milieu gnostique. La couche primitive constituée exclusivement de paroles semble antérieure aux récits de la Passion et de la résurrection, tout comme la source Q. Cet évangile est moins intéressant par son contenu que par son existence. Selon Frédéric Amsler¹⁰, il *apporte la preuve que dans la première moitié du IIe siècle, l'enseignement de Jésus pouvait encore être transmis sans le récit de sa Passion et donc sans que l'événement de la résurrection fût conçu comme le centre de gravité de la foi chrétienne (...)* et ruine l'objection faite à l'hypothèse des deux sources que l'existence d'un évangile sans récit de la Passion est une impossibilité théologique¹¹. S'il est vrai que les documents les plus primitifs tels que le proto-Marc, la source Q, les autres sources de paroles de Jésus reprises dans l'évangile de Thomas, les papyrus d'Oxyrhynque et différentes *agrapha* ignorent le procès, la Passion et la résurrection de Jésus, cela donne de la consistance à la thèse d'un personnage non historique, fabriqué ultérieurement à partir des souvenirs laissés par des personnes différentes.

L'épître des apôtres

Les témoins de cette œuvre sont tardifs et permettent difficilement de dater l'époque de sa composition. Mais vu le niveau d'élaboration de la théologie qu'elle contient, elle n'est certainement pas d'une haute antiquité, et probablement très postérieure aux faux apôtres Simon et Cérinthe qu'elle dénonce dans le prologue. Son contenu est une exégèse très conforme aux évangiles traditionnels et va jusqu'à adopter parfois un vocabulaire proche du credo Nicéen. L'auteur de l'épître apparemment fort bien documenté cite le nom des archanges, explique et détaille les différentes classes d'anges, les vierges sages ainsi que le sort des pécheurs. Un utile pense-bête pour primochrétien.

¹⁰ Frédéric Amsler — l'évangile retrouvé, la source des paroles de Jésus — Labor et Fides, p.20

¹¹ Outre la Passion et la résurrection, la source Q ignore que Jésus est Galiléen ou nazôréen, qu'il est né à Bethléem du Saint-Esprit et d'une mère vierge. Elle ignore aussi ses miracles et la plupart de ses aventures. Une question vient à l'esprit : la source Q parle-t-elle vraiment de Jésus ?

2) la geste des apôtres

On rangera dans cette catégorie les différents textes narratifs comparables aux récits concernant les apôtres dans le livre des Actes. Ce genre se développe à partir du II^e siècle, car il semble bien que l'absence de textes ait ouvert la porte à cette littérature pseudoépigraphique, chaque auteur mettant son œuvre sous le patronage d'un compagnon de Jésus.

Les Actes de Pierre

Cet écrit qui semble dater de la fin du II^e siècle est le premier à décrire la fin de Pierre crucifié à Rome la tête en bas. Il détaille la polémique que Pierre eut avec Simon le magicien. Il nous indique également que Paul est parti en Espagne. Parmi les miracles réalisés par Pierre figure l'amusante anecdote du hareng séché au balcon et qui ressuscite une fois jeté dans une piscine.

Les Actes de Paul

Cet apocryphe est incontestablement ancien puisqu'il est cité vers l'an 200 par Tertullien¹² qui le tient pour une fraude d'un presbytre d'Asie. Il relate un voyage depuis Damas vers l'Asie Mineure, la Grèce et Rome, au cours duquel se produisent divers miracles. On y retrouve les thèmes pauliniens liés à la chasteté et à la résurrection. Il présente également un épisode intéressant dans lequel un lion demande à être baptisé. Il y est beaucoup question de femmes, et le texte propose une description physique de l'apôtre.

Les questions de Barthélemy

Ce livre fait de Barthélemy, apôtre uniquement connu par son nom figurant dans une liste, le dépositaire de mystères transmis par Jésus et dont il aurait été témoin lors de la crucifixion et la résurrection.

Les Actes de Thomas

Cet ouvrage élaboré probablement en syriaque au début du III^e siècle dans la région d'Édesse a dû faire l'objet d'une certaine considération, car il a été

¹² Tertullien – Du baptême XVII, 5 : Si certaines allèguent les Actes de Paul, qui portent ce nom à tort, pour défendre le droit des femmes à enseigner et à baptiser, qu'elles sachent ceci : c'est un presbytre d'Asie qui a forgé cette œuvre, comme s'il complétait l'autorité de Paul par la sienne, convaincu de fraude et ayant avoué avoir agi ainsi par amour pour Paul, il a quitté sa charge.

traduit dans diverses langues : grec, arménien, éthiopien et latin. Il raconte la prédication de Thomas jusqu'en Inde où il subit le martyre. Diverses mentions encratites et gnostiques ont conduit à son interdiction par l'Église.

Les Actes d'André

Cet apocryphe fortement teinté de manichéisme décrit dans un long récit le parcours qui conduisit l'apôtre du Pont à Patras, en Achaïe où il meurt crucifié. Son périple est ponctué de miracles et de discours. Dans ce document où il est abondamment question du Christ, on ne retrouve aucune référence au Jésus historique. Cet évangile apparemment écrit d'une seule pièce était très connu du IIIe au IXe siècle, et lu en Afrique, Égypte, Palestine, Gaule et Espagne. Toujours à propos d'André, Grégoire de Tours rédigea ultérieurement une Vie d'André en utilisant les Actes condamnés « pour leur trop grande verbosité ». Il nous montre ainsi un bel exemple de réécriture décomplexée.

La prédication de Pierre

C'est grâce à Clément d'Alexandrie que nous connaissons quelques fragments de cet écrit attribué à Pierre et à la tonalité fortement antijudaïque.

Les actes de Philippe

On retrouve dans cet écrit une série de sentences de Jésus, tirées sans doute d'un recueil apocryphe de logia du même type que l'évangile de Thomas.

La doctrine de l'apôtre Addaï

Ce livre raconte comment la ville d'Édesse reçut la visite de l'apôtre Addaï suite à une lettre d'invitation écrite par le roi Abgar à Jésus. Édesse est le nom ancien de la ville d'Urfa située en Turquie à quelques kilomètres de la frontière syrienne, dépositaire d'une longue tradition chrétienne.

La correspondance de Paul et de Sénèque

Cet échange de lettres est une création du IVe siècle. L'auteur cherche à démontrer que l'apôtre autoproclamé et le philosophe stoïcien se connaissaient et s'appréciaient. Les chrétiens ont toujours considéré que Sénèque était proche du christianisme et l'authenticité de la relation est affirmée par saint Jérôme et

saint Augustin, même si les lettres de Sénèque et les six de Paul ne contiennent pas d'éléments théologiques notables.

3) Les écrits à vocation « complémentaire »

On classera dans cette catégorie les différents textes dont la vocation est de compléter les évangiles sur les épisodes lacuneux, notamment ceux qui se rapportent à l'enfance de Jésus et à l'histoire de Marie. Ces documents ont été élaborés essentiellement dans une intention de réfutation. Ainsi, pour répondre aux docètes qui prétendaient que Jésus était un dieu et que son humanité n'était qu'apparence, il est apparu nécessaire d'élaborer des textes qui mettaient en scène son enfance. On objectera que pour ajouter de la crédibilité, il eût été préférable de construire à Jésus une enfance sérieuse plutôt que de se soucier avant tout de consolider et amplifier les conceptions théologiques en vigueur.

L'évangile secret de Marc

Dans une lettre de Clément d'Alexandrie retrouvée en 1958, il est question d'une seconde version de l'évangile de Marc, plus longue et plus ésotérique, rédigée à l'attention d'un public plus choisi, initié aux grands mystères. Mais comme cet ouvrage n'a jamais fait l'objet d'une citation antique, des spécialistes éminents tels que Joseph Fitzmyer, Raymond E. Brown ou Bart Ehrmann estiment qu'on est plus proche du canular que de l'apocryphe.

Le Protévangile de Jacques

Cet écrit peut être considéré comme l'apocryphe par excellence. Cité par Clément d'Alexandrie et Origène, il constitue sans doute l'un des textes les plus anciens et surtout les plus significatifs. On en connaît plus de cent cinquante manuscrits grecs et un grand nombre de traductions en syriaque, copte, arménien, géorgien, latin, arabe ou éthiopien, ce qui témoigne d'une large diffusion qui démontre son importance. Cet ouvrage qui a été redécouvert tardivement en occident avait fait l'objet d'une interdiction par le pape Gélase au VI^e siècle, qui le mentionne comme un évangile attribué à Jacques le mineur, mais émanant d'hérétiques et de schismatiques. Il est repris avec la caution de Jérôme sous la forme d'un évangile du pseudo Matthieu. En revanche, il était très estimé en orient et a fourni nombre de détails des liturgies destinées à Marie et sa mère Anne ainsi que de nombreux éléments iconographiques.

L'intention de l'auteur est de reconstituer et d'harmoniser les épisodes les moins clairs de la nativité et de l'enfance de Jésus. Il fait largement appel à divers textes de l'Ancien Testament. Il reprend également les récits de son époque, faisant naître Jésus avant terme (signe évident d'une intervention divine). Dans l'intention de réfuter les allégations des critiques sur une naissance adultérine d'une paysanne pauvre, il fait de Marie l'enfant prédestinée d'une famille aisée et considérée. Comme chez Irénée, Marie est décrite comme d'ascendance davidique royale. Joseph n'est pas un simple charpentier de village, mais dirige des travaux. Il est déjà fort âgé, veuf, avec des enfants d'un premier lit. C'est le Protévangile qui le premier apporte une solution au problème des frères et sœurs que nous examinerons plus en détail dans un chapitre consacré à la famille de Jésus. Il affirme fermement la question de la virginité de Marie avant, pendant et après la naissance de Jésus. Si la naissance est miraculeuse et sans douleur, le premier geste de Jésus est de téter, sans doute pour nous adresser un signe de sa réelle humanité, car l'ouvrage a pour objet de réfuter les affirmations qui la contestent. Il s'agit donc d'insister sur les éléments les plus tangibles et de compléter les zones laissées obscures par les évangiles. On peut estimer que c'est ce midrash chrétien qui a orienté le dogme catholique vers un véritable culte de Marie.

L'évangile de l'enfance du pseudo-Matthieu

Les témoins les plus anciens de cet ouvrage, daté du tournant de l'année 600, sont du IXe siècle, c'est-à-dire qu'ils proviennent d'abbayes carolingiennes. Cet évangile est une compilation remaniée de documents antérieurs relatifs à la nativité de Jésus et de Marie et reprend en grande partie le Protévangile de Jacques, longtemps interdit en occident. Il détaille la naissance de Marie et sa rencontre avec un Joseph âgé et déjà père. Il adopte le récit lucanien de la naissance en raison du recensement, puis, alors que Jésus a deux ans, fait intervenir les mages et la fuite en Égypte où le séjour de la Sainte Famille est détaillé jusqu'à l'absurde. Le récit développe les miracles les plus puérils, depuis les bêtes sauvages qui se mettent au service de la Sainte Famille jusqu'aux arbres qui se courbent pour la saluer à son passage. En revanche, les compilateurs ne semblent pas très bien informés du contexte historique, géographique et surtout religieux de la Palestine de l'époque de Jésus, dont ils ignorent les données les plus élémentaires tels que le rôle du désert dans la purification, la date et l'objet des principales fêtes juives, la signification des quarante jours ou l'importance du voile du temple. Détail cocasse, les mages arrivent non pas quelques jours, mais deux ans après la naissance. Le récit

comporte des amplifications considérables sur de nombreux épisodes de la nativité et de la fuite en Égypte ainsi que de nombreuses références à la règle monastique. Cet élément conduit à le dater de la fin du VI^e ou du début du VII^e siècle. Inutile de préciser que cet ouvrage tardif et romanesque ne peut nous être d'aucune utilité pour appuyer l'hypothèse d'un Jésus historique.

Le livre de la nativité de Marie

Cet ouvrage latin a longtemps été mis sous le patronage avantageux de saint Jérôme. Il semble toutefois qu'il soit nettement postérieur à cette époque, peut-être la fin du IX^e siècle, tant il s'ingénie à stabiliser autour de Marie une doctrine plus raisonnable, débarrassée de certains éléments excessifs ou douteux qui abondent dans d'autres textes. Il est vraisemblable que son auteur ait eu de bonnes connaissances théologiques et ait souhaité faire connaître une version plus autorisée de récits déjà connus depuis longtemps, en adoptant la version des auteurs latins, notamment Augustin.

La dormition de Marie du Pseudo-Jean

La question du sort final de Marie, non réglée par les évangiles et les Actes, a semblé aussi importante que celle de sa naissance et a donné lieu à une abondante littérature. Le document en question est attribué à un personnage fort ancien, Jean le théologien qui pourrait bien être le presbytre cité par Papias. Il était très connu en orient et a été traduit dans de nombreuses langues. Des indices internes permettent de le dater du Ve siècle. Le texte décrit la dormition comme une mort sans résurrection. Le corps est placé dans un tombeau, puis enlevé au paradis après trois jours. Il n'est pas question d'Assomption ce qui constitue une originalité en orient.

L'histoire de l'enfance de Jésus

On présume l'antiquité de cet apocryphe au regard des critiques de saint Jean Chrysostome à l'endroit des miracles de l'enfance de Jésus. En effet, à la fin du IV^e siècle, notre évêque s'en prend vivement à ceux qui affirment que Jésus a accompli de nombreux miracles dès sa plus tendre enfance. Il nie pour sa part qu'il y ait eu des miracles avant le baptême et que les signes qui sont allégués sont des faux. Le texte est sans doute ancien, car il rend compte de certaines traditions évangéliques à une époque où celles-ci ne sont pas encore stabilisées. Le style est assez peu soigné et la présence de répétitions est sans

doute le résultat d'une compilation de plusieurs sources antérieures. On distingue également des thèmes gnostiques et docétistes, notamment lorsque Jésus évoque une crucifixion qui n'aurait eu lieu qu'en apparence. Il fait aussi de Joseph le père charnel de Jésus et de Jacques un frère de sang, ce qui constitue un fort indice qu'une partie de sa documentation ou des traditions reprises provient du milieu nazôreen ou ébionite du premier siècle.

L'évangile de Nicodème ou Actes de Pilate

Cet apocryphe qui se date lui-même de la fin du IVE siècle raconte le procès, la mise au tombeau, la visite aux enfers et la résurrection. Il mélange abondamment les éléments provenant principalement des évangiles de Matthieu et de Jean et complète très librement par des anecdotes et des discours. Il dépeint l'acharnement des Juifs à obtenir de Pilate une condamnation à mort. Ce texte apologétique a été repris et traduit à de nombreuses reprises et a servi à illustrer les principaux épisodes liés à la passion. Ainsi qu'on l'a vu précédemment, il est cité dans l'Apologie de Justin... deux siècles et demi avant d'avoir été écrit. A défaut de nous renseigner sur Jésus, il nous informe sur les croyances et pratiques qui avaient cours à l'époque de sa rédaction.

4) Les textes de visions

Assez directement inspirés de la tradition apocalyptique juive, ces différents textes s'apparentent avec les écrits dits intertestamentaires qui constituaient la bibliothèque « gnostique » de Qumrân. Parmi ces textes, on peut noter le sort favorable réservé au Pasteur d'Hermas, qui a manqué de peu d'être admis dans le Canon, et qui est considéré comme appartenant à la littérature patristique que nous avons examinée précédemment dans le chapitre consacré aux continuateurs.

L'ascension d'Isaïe

Cet écrit est placé sous le patronage d'un des prophètes les plus importants et les plus significatifs des milieux chrétiens primitifs. Isaïe parvient avec l'aide d'un ange au septième ciel et entend l'ordre donné par Dieu à un personnage glorieux *le Seigneur qui sera appelé Christ* de s'incarner pour combattre tous ceux, anges rebelles, princes et dieux, qui ont séparé les hommes de Dieu. Il comporte un étrange récit de la naissance de Jésus.

L'apocalypse d'Esdras

Ce livre raconte l'humiliation subie par le peuple juif, qui est décrite au travers de sept visions attribuées au prophète Esdras. Cet écrit a joui d'une certaine notoriété au point d'être intégré dans divers manuscrits et traduit en arménien, syriaque, géorgien et arabe. Dans son dialogue avec l'ange Uriel, Esdras s'entend répondre que les hommes ne peuvent comprendre les desseins de Dieu, que le Fils de l'homme reviendra les juger à la fin des temps, et que rare d'entre eux seront sauvés. Il ne fait pas de doute qu'un texte de ce type a joué un rôle dans l'évolution des croyances chrétiennes et il serait intéressant d'en savoir davantage sur le milieu au sein duquel il a circulé.

Les odes de Salomon

Ce recueil de quarante-deux poèmes est assez difficile à dater compte tenu de sa forme très originale et de son contenu qui est dénué de toute donnée événementielle. Il a été rédigé en orient et au plus tôt à la fin du IIe siècle puisqu'il est postérieur au dogme de la virginité de Marie. Il établit des points de contact entre le roi Salomon et Jésus, ce qui traduit une théologie relativement avancée. Cet ouvrage original se présente sous la forme d'une poésie de qualité et témoigne d'un christianisme très intellectualisé et spéculatif, bien éloigné des éléments matériels occidentaux.

L'apocalypse de Pierre

Ce texte provient peut-être des milieux palestiniens, à l'époque de la révolte des années 132-135. Il établit un lien entre la mort de Pierre et la fin des temps et justifie le retard de la parousie. L'auteur semble connaître l'évangile de Matthieu et veut donner un aperçu de ce qui se prépare dans la perspective de la venue des derniers temps. Il distingue le vrai Messie de Bar Kochba qui fit exécuter les juifs chrétiens qui ne soutenaient pas son action. Ce texte a connu un vif succès avant qu'on lui préfère d'autres apocalypses, notamment celle de Paul. Dans ce texte, Jésus annonce comment se fera son retour en gloire et invite à se méfier des faux Christs. Il reprend la parabole du figuier qui symbolise la maison d'Israël. L'auteur fait parler un Jésus ressuscité, mais aigri, qui s'étend sur les cohortes d'anges et le sort des damnés dans des termes délirants et malsains, dignes de Sade. S'il a lu les évangiles, il ne semble pas en avoir compris grand-chose.

L'apocalypse de Paul

Cet écrit a été élaboré lors des débats sur les questions relatives à l'au-delà. Il dévoile quel sort attend les hommes une fois morts, avec une description des enfers et du paradis. Il est largement documenté à partir des éléments traditionnels grecs, romains, égyptiens et mésopotamiens.

5) Les textes déviants

L'évangile grec des Égyptiens

Cet évangile aujourd'hui disparu a été cité par Clément d'Alexandrie dans ses Stromates, puis par Origène. Il semble dater du milieu du II^e siècle. Il cite un logion connu de l'évangile de Thomas, relatif à la mort qui persistera tant que les femmes enfanteront. Il pourrait provenir du milieu *enkratite*, prégnostique. Il ne doit pas être confondu avec l'évangile copte découvert à Nag Hammadi qui est un écrit de la fin du II^e siècle et clairement gnostique.

L'évangile grec de Philippe

Cet évangile retrouvé dans la bibliothèque de Nag Hammadi était connu par la Pistis Sophia et mentionné par Épiphane de Salamine qui en dénonçait le gnosticisme¹³. Cette œuvre ne constitue pas un évangile narratif, mais un traité polémique qui se présente sous forme de maximes et de paraboles adressées par un auteur qui se présente comme Philippe et qui s'adresse à un inconnu. Il comprend beaucoup de tournures chrétiennes, mais aussi gnostiques. Certains auteurs y voient néanmoins plutôt un texte judéo-chrétien qu'une véritable œuvre gnostique. Cet évangile donne la signification d'un certain nombre de termes, notamment celui de « Nazara¹⁴ » synonyme de « vérité » et de « nazaréen » qui signifierait alors « celui de la vérité ». Il a connu un succès à l'époque moderne suite à une indication selon laquelle Jésus et Marie-Madeleine étaient mariés et que Jésus l'embrassait souvent sur la bouche.

¹³ Épiphane de Salamine, Panarion XXVI, 13, fournit un extrait qui ne figure pas dans ce livre, mais dans l'évangile des Égyptiens qui lui, est clairement un écrit gnostique.

¹⁴ Ce détail est important, car dans des douze occurrences du terme moderne de Nazareth se trouvent en réalité deux ou trois « nazara » ou « nazarath ».

Homélie du pseudo-Clément

Ce texte rapporte la prédication de Pierre. Il s'ouvre avec une instruction de Jacques, appelé « seigneur de la sainte Église », et comporte des consignes très strictes quant à la diffusion des enseignements proposés. L'un d'eux est particulièrement spectaculaire puisqu'il affirme que Jésus-Christ n'est pas le fils de Dieu, mais le Vrai Prophète. Il décrit un monde dualiste organisé autour d'une opposition Jour/Nuit ou Vie/Mort des plus classiques. Par son style, son vocabulaire et ses préoccupations, il est visiblement tardif.

En conclusion, les apocryphes nous en apprennent davantage sur l'histoire de l'Église que sur celle de Jésus. À leur lecture, on comprend qu'à défaut de sources et de renseignements fiables, chaque école, chaque Église et chaque époque s'est crue autorisée à donner sa propre version des éléments qui lui paraissaient les plus fondamentaux ou répondant le mieux à l'attente des croyants. Il en résulte un amoncellement de difficultés pour l'Église qui a été conduite à constituer très vite un Canon pour imposer, avec peine, sa propre version, seule autorisée.

Dans chaque catégorie examinée ci-dessus, de très nombreux autres ouvrages ont été rédigés au cours des siècles, d'intérêt inégal. Ils n'apportent aucune information nouvelle de nature historique à propos de Jésus. Tout au plus nous renseignent-ils sur l'évolution des croyances d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre.

Leur abondance illustre l'étendue de l'imagination des auteurs chrétiens et nous démontre s'il en était nécessaire que le papier ne refuse pas l'encre.